

## **A la recherche d'Antoine,**

À partir des souvenirs d'un temps passé, jamais vraiment perdu grâce aux traces qui perdurent, jusqu'aux dialogues échangés pendant le temps de sa maladie, conversations au cours desquelles s'entendaient si fortement son courage, sa lucidité et la constance de sa présence.

Mes liens avec Antoine, noués au 4<sup>ème</sup> Groupe, se sont élargis et renforcés au cours de plusieurs moments importants de partage d'idées et d'engagements au long des années, sous le sceau de l'amitié, de l'estime et de l'affection.

Le départ du 4<sup>ème</sup> Groupe, a constitué un pas difficile, un enjeu complexe, bien qu'il ait été mûri pendant plusieurs mois, au cours de discussions approfondies et amicales entre les cinq que nous étions à l'origine.

Chacun de nous, au décours de nos expériences et responsabilités dans la vie institutionnelle, avait perçu certains manques, rigidités, sinon impasses, nous conduisant à réfléchir à l'éventualité d'envisager autrement, la dialectique d'offre et de demande qui est au cœur de la vie institutionnelle des sociétés analytiques, et de ce fait, de souhaiter interroger et modifier les conventions et modalités à l'œuvre dans le processus de formation.

Pour comprendre l'importance de ces questions, nous devons prendre en considération le contexte d'une évolution profonde de la psychanalyse, de ses fondements théoriques comme de sa pratique, qui a concerné à peu près toutes les sociétés analytiques et entraîné de nombreuses scissions, ceci dès les années 60 avec l'influence devenue prégnante du discours lacanien.

J'ajoute que ce débat quant à la formation et au risque de réglementations en excès, voici ce qu'en disait Freud en 1926 : « Tout cela requiert une certaine dose de liberté de mouvement et ne supporte aucune restriction mesquine »<sup>1</sup>. Question présente donc depuis l'origine.

Rappelons que notre scission date de 2004, mais nous avons engagé auparavant tout un temps d'échanges et controverses très riches avec les collègues, notamment ceux qui avaient eu un rôle essentiel lors de la fondation du 4<sup>ème</sup> Groupe.

---

1 S Freud La question de l'analyse profane Gallimard Paris 1985 p 138

Antoine, comme chacun de nous, apportait à ces débats ses propres interrogations et convictions, enrichies de ses expériences de travail en différents lieux, dans les structures de soins du 13<sup>ème</sup> notamment.

Puis, lorsque s'est exprimée une forme de refus aux changements éventuels que nous pouvions proposer, nous avons tous hésité, temporisé, devant une décision difficile à prendre.

D'une part, certains d'entre nous restaient très attachés à l'aspect novateur des idées directrices qui avaient présidé à la fondation du 4<sup>ème</sup> Groupe, idées reliées à tout un courant dynamique de réflexion et de contestation, auquel avaient participé C Castoriadis, C Lefort, et bien d'autres, et qui notamment tendaient à souligner les risques et limites que pouvait induire une certaine pesanteur institutionnelle vis-à-vis d'une formation que l'on souhaitait plurielle et responsable, ce qui n'exclut nullement la rigueur, bien au contraire. La perspective alors, était celle d'une formation moins codifiée et réglementée, favorisant la recherche et l'initiative individuelles préservées et aptes dès lors à être partagées avec le collectif.

Le refus d'une analyse dite didactique avait, en France du moins, fait consensus en général, mais la supervision, une des chevilles ouvrières de la formation, semblait rester dogmatique, alors que nous paraissait bien plus ouverte et intéressante, la conception proposée par J.P Valabrega de l'analyse dite quatrième et sa fonction signalétique permettant à l'analyste en formation de repérer les liens et interactions entre ses différentes expériences analytiques personnelles, ses choix théoriques et sa pratique clinique.

Dès lors, il nous apparaissait évident que toute démarche vers l'IPA et ses requisits, risquait de remettre en question ces orientations et leurs motivations.

Mais également décision très difficile eu égard aux liens d'estime et d'amitié en jeu dans toute scission, puisque quelque soit le choix que nous ferions, il nous faudrait nous séparer d'amis de longue date, pour avancer vers une expérience sans certitude avérée quant à la viabilité du projet.

Puis est venue la démarche décisive, pour quatre d'entre nous, l'un de nous l'ayant déjà faite et ayant été accepté, de demander à être reconnus membres directs de l'IPA, condition nécessaire pour rassembler un Study group, premier échelon avant la suite que l'on connaît, à savoir la mise en route complexe et tumultueuse, on s'en doute, d'une société destinée à devenir un jour, société composante, impliquant la confrontation à l'épreuve de l'énorme pas à franchir entre les idées, les conceptions, l'idéal entrevu, et la concrétisation du projet avec ses embûches et contradictions inévitables, qu'il faut affronter et élaborer pour pouvoir avancer.

Cette simple et brève évocation, donne la mesure d'un partage de pensées, d'émotions, de projets, de liens, ce qui suppose également la reconnaissance de certaines dettes intellectuelles importantes et souvent différentes pour chacun, et des choix d'orientation impliquant la relation profonde tant

théorique que pratique avec la psychanalyse. Antoine, comme chacun de nous, s'est impliqué avec son écoute, sa réflexion, ses idéaux.

Puis, quelques années plus tard, Antoine a proposé la fondation de la revue Esquisse(s), qui n'était pas seulement un défi quant aux idées à soutenir et à l'exigence d'écriture, mais un travail de réflexion à partager concernant la conception et la structure de la revue, le choix des thèmes et des textes, et la possibilité que différentes sensibilités et intérêts intellectuels s'expriment et se développent.

Là encore, Antoine apportait son expérience de la revue « Psychanalyse et psychose » qu'il a co-animée avec L Abensour pendant des années, et il a su rassembler pour Esquisse(s), un comité éditorial auquel il impulsait certaines orientations, le tout dans un climat de discussion et d'échange très ouvert et non hiérarchisé.

Ainsi, j'ai le sentiment que beaucoup de temps forts et d'engagements ont été partagés avec Antoine, dont la personnalité favorisant le dialogue et l'accueil des différents parcours et investissements, a souvent contribué à permettre de dépasser les difficultés qui n'ont pas manqué de jalonner toutes ces entreprises portées par un projet collectif.

Dans toutes ces occurrences, Antoine m'est toujours apparu énergique, chaleureux, généreux, enthousiaste, tourné vers une liberté de pensée et d'expression. Sa créativité, sa sensibilité ont été mises au service de la réflexion, théorique et clinique, chemin, qu'il a poursuivi avec la création de « Margelle » dont ceux qui y ont travaillé vous parleront.

Il savait puiser dans sa relation intense à la peinture et à la poésie pour en faire une source dynamique dans la pratique analytique, ouvrant et affinant l'écoute spécifique de la souffrance psychique.

Antoine cherchait à pénétrer la pénombre des âmes, il se laissait porter par les paroles des patients, notamment dans le registre de la psychose, comme on se laisse prendre par une mélodie, un rythme musical, sans forcément savoir ou chercher à déchiffrer la partition, mais en recevant les sons, les tonalités, les discordances, en étant sensible à ce qu'elles font vibrer chez celui qui écoute. La restitution de cette écoute, qui n'est pas forcément une interprétation au sens propre du terme, semblerait permettre que s'engage un dialogue sous le signe d'une rencontre transfert/ contre-transfert souvent bousculée par le désordre sinon l'impénétrable d'une problématique possiblement délirante, mais dialogue pouvant tout de même s'établir, quoique porté par l'inconnu qui l'anime et s'avance masqué, énigmatique.

Dans l'entretien avec Aaron Appelfeld en 2010, Antoine lui pose cette question : « iriez-vous jusqu'à penser que le son ouvre à un au-delà du sens ? »<sup>2</sup>

Il me semble que cet au-delà du sens était un moteur de recherche pour Antoine et une façon d'aller au-devant de l'énigme posée par la psychose et le discours délirant, et de pouvoir faire face aussi bien dit-il « au débordement qu'à la dérégulation. »<sup>4</sup>

C'est ainsi que je lis un de ses derniers textes parus dans la RFP et qui s'intitule « Préférer ne pas traduire »<sup>3</sup>, c'est à dire ne pas soumettre la parole du patient à la rigueur d'une traduction au plus près du texte, préférer laisser le poids d'inconnu imprégner la pensée, la sensation, l'écoute des deux locuteurs, à partir de quoi une relation étrange se noue, qui peut rester inaccessible à ceux qui n'y sont pas directement impliqués.

C'est ce poids d'inconnu qui pourrait seul donner sens à ce que dit cette patiente dont parle Antoine, quant à « l'état d'indifférence qui est une douleur de ne pas éprouver de douleur »

Ainsi devient perceptible, représentable, la douleur de la sidération, la douleur qui ne peut être ressentie comme telle, puisque le sujet qui est censé l'éprouver, ne se sent pas exister pour autrui : « si je disparaissais, qui va s'en apercevoir ? »

La douleur serait celle du sentiment de sa non-existence auprès d'un ou d'une autre, un manque abyssal très ancien, le défaut de la chaleur du contact, d'une compréhension intuitive, ou bien l'étrangeté de la relation instaurée par la personne secourable avec l'infans, et les multiples facettes de ce que Winnicott, inclut dans le terme de « holding ».

L'indifférence, le silence de l'autre, le rejet, voire l'emprise haineuse, ressentis avec leurs ondes de propagation, même si perdues et inaccessibles à toute remémoration formulable, plongent cette patiente dans un indifférencié : elle devient pour elle-même, un objet sans épaisseur, un objet non revendiqué, dont personne ne se soucie, et qui reste fondu, perdu dans un monde hostile, au mieux indifférent.

Et Antoine d'ajouter « .. l'indifférencié est une voie pour ne pas traduire, ne pas éclaircir, et surtout ne pas être effacé... l'indifférencié peut se présenter.. comme une tentative de ne pas disparaître ». Comme si la traduction d'une langue à une autre risquait d'effacer la langue première, auquel cas, ne pas traduire pourrait assurer la préservation vivante d'une trace même si elle reste indéfinissable, inconnaissable. Ainsi d'une douleur inassignable, dans la mesure où les mots, les gestes ont manqué pour donner « un sens investissable à un éprouvé de souffrance », selon P Aulagnier<sup>4</sup>

Il me semble que l'écoute de ces problématiques psychiques requiert selon Antoine, de privilégier l'intraduisible, d'entendre les mots sans vouloir leur conférer un sens précis, en les écoutant comme

---

2 A Nastasi Entretien avec Aaron Appelfeld in Revue Esquisse(s) Traduire 2011 ed Le Félin

3 A Nastasi Préférer ne pas traduire in RFP N° 85(2)

4 P Aulagnier Désir,demande,souffrance in Un interprète en quête de sens. Ramsay Paris 1986

l'écho d'un temps primitif, celui d'un monde environnant inquiétant, abscons et froid, dans ces temps premiers d'avant le langage.

Il adhère à l'idée freudienne que le délire n'est pas un insensé, pas plus un non-sens, mais une tentative de guérison, de jonction avec soi-même et peut-être avec l'autre, où le désordre des mots et du sens est un moyen d'atteindre, de retrouver une détresse éprouvée jadis par le corps et les sens, également de donner à entendre les voix intérieures et leurs injonctions, de leur donner poids et vie, et ce faisant il rapproche le délire de la création.

Dans l'article en hommage à L Abensour, Antoine souligne que la corrélation entre image du corps et image de soi exclut ce que certains patients vivent du côté de « l'irreprésentable, du vide et du chaos.. condamnant certains à rester enfermés dans un monde bi-dimensionnel ».<sup>5</sup>

Dans son texte « Préférer ne pas traduire », Antoine, se référant à Bartleby qui souffrait « d'un désordre inné et incurable », selon Melville<sup>6</sup>, souligne combien la négation peut être parfois la seule affirmation possible : « I would prefer not to » sera la seule parole proférée par Bartleby pour défendre obstinément son territoire si restreint soit-il, dans l'espace et dans la relation à l'autre. Formule qui, comme le souligne Deleuze, est à la fois une affirmation et une négation, sa répétition produisant « la stupeur comme si on avait entendu l'Indicible et l'Imparable ».<sup>7</sup>

Un exemple de ces modes d'être psychotique auxquels Antoine a consacré une longue réflexion à partir de sa pratique.

Antoine reprend les notions freudiennes concernant la traduction, celle des mots, celle des images, et la limite est aussitôt convoquée dans le passage, le franchissement d'un langage à l'autre qu'implique toute traduction. La limite définit également les espaces à partir de l'opposition dedans/dehors, et de son corollaire, la dialectique absorption/rejet. L'inconnue étant la possibilité de constitution d'une intériorité rassurante, créative, éloignée du rejet, mais encore faut-il que la limite soit à même d'empêcher le rejet d'envahir l'intérieur, de le désertifier sauf à l'occuper par les voix et les hallucinations, amenant dès lors le sujet à s'exclure de tout lien à l'autre.

Peut-être est-ce là l'une des questions essentielles posées par Antoine, comment travailler avec le négatif et le rejet comme fardeau, mais également comme attrait.

Cathie Silvestre

9 Avril 22

---

5 A Nastasi Ecrire la psychose in Psychanalyse et Psychose N° 14bis ASM13

6 H Melville Bartleby Flammarion Paris 1989

7 G Deleuze Bartleby ou La formule Postface in op cité p 170 et suiv